

→ Dans la partie la plus dystopique de son œuvre, nommée «place du chaos», Christophe Magnin a agencé figurines, objets de récupération et constructions métalliques créés par ses soins pour représenter le «bordel» du monde.

La victoire du «poétariat»

Exposé à La Ferme des Tilleuls avec des artistes apparentés à l'art brut, **Christophe Magnin, alias Didi le plasticien de l'étrange**, s'est aménagé un monde à lui à Sorens (FR). Il y travaille la tôle pour créer et s'ancrer dans une société qu'il juge déséquilibrée

texte: Milena Michoud

photos: Adrien Perritaz pour le magazine T

Rendez-vous était pris à 15h30, un vendredi. A cette heure-là, Christophe Magnin serait rentré du travail. Dans l'usine gruérienne Issa, il est calorifugeur-tôlier. «Avec un tiret, précise-t-il. C'est le nom officiel du métier, mais les gens comprennent mieux quand je dis «isoleur thermique». En bref, par le travail de matériaux d'isolation, Christophe Magnin construit des couvertures thermiques pour des chaudières, des chambres froides ou des tuyauteries de climatisation.

Bien loin des considérations artistiques qui nous amènent à lui? Si l'on voulait extrapoler, on pourrait imaginer que celui qui s'est baptisé «Didi le plasticien de l'étrange» a une double identité. Qu'il serait Christophe Magnin à la ville et retrouverait son alter ego créatif de retour chez lui. Mais cela ne serait qu'une vaine simplification. Car au cœur des pâturages fribourgeois, au pied de la colline du Gibloux, dans une ferme familiale sise sur les hauts de Sorens, c'est en réalité un doux mélange de ces deux personnalités qui nous accueille.

Attardons-nous d'abord sur la raison de notre venue. Au centre culturel La Ferme des Tilleuls, à Renens, l'exposition *Maisons-mères. Architectures utopiques et concrètes*, qui se tient jusqu'au 21 juin, donne à voir près de 60 demeures de par le monde. Leur particularité: celles et ceux qui les ont imaginées, construites et habitées ont été guidés par l'utopie plutôt que par des normes architecturales. L'œuvre du Fribourgeois en fait partie. Car Christophe Magnin est de ces artistes «apparentés à l'art brut», comme les décrit Philippe Lespinasse, commissaire de l'exposition. De «ces autodidactes qui bricolent, font avec ce qu'ils ont sous la main, transforment des éléments sur leurs lieux de travail, et ne se définissent comme des artistes qu'au bout d'années de labeur».

Faire avec ce qu'il a sous la main, Christophe Magnin connaît. Récupération de pièces d'exercices des apprentis de son entreprise ou matériaux variés qu'il récolte à la déchetterie, tout peut devenir matière à ses réalisations. On a beau poser la question, difficile de retracer les débuts de son art. Il mentionne d'abord sa vingtaine, →



→ L'artiste réalise autant des pièces uniques, comme cette «pollinisatrice dorée», que des éléments destinés à être ajoutés à son «grand parc d'analyse de la société».

↓ Le plasticien de l'étrange a façonné une grande arche qui marque l'entrée de son parc, utilisant un élément d'ossature métallique récupéré d'une ancienne serre agricole.



où il rendait des services de décoration pour des amis. A l'occasion d'anniversaires, de soirées électros, dans des boîtes de nuit ou des festivals, il récoltait des bouts de tôle, de l'aluminium, des branches d'arbres. Les assemblait et leur ajoutait luminaires, coups de peinture ou figurines «mises en valeur». Après avoir laissé la question faire son chemin, il se souvient: «Petit, quand, aux cours de dessin, on pouvait faire ce qu'on voulait, il est vrai que je ne mettais pas bien long à avoir des idées.»

Lorsqu'il parle, Christophe Magnin pose d'abord les bases rapidement, instinctivement, et laisse ensuite infuser. Ressortit après coup des bribes de réponses, des fils qu'il décide ensuite de tirer ou non. Il en va de même pour son processus créatif: «Souvent, je réalise à l'intuition et je découvre le symbolisme au fur et à mesure», souligne-t-il au gré des déambulations parmi ses œuvres. Ne reste plus qu'à le suivre.

La dualité en socle

Ayant débuté sans autre forme d'introduction par une statue à l'entrée du parking, la visite prend dans les premiers temps une tournure fort concrète: le Fribourgeois y aborde ses techniques de travail. Montage de structures par perçage et rivets, peinture par badigeonnage de colle à carrelage ou encore détails sur la cuisson de ses pièces en argile sont ainsi lancés «tout de go» par Christophe Magnin, dans un exposé détaillé, œuvre par œuvre. Précis et consciencieux, l'artiste se concentre d'abord sur la forme. Le fond viendra après un léger temps d'adaptation.

Ce temps pris, son regard s'éclaire au fur et à mesure de la visite, lorsqu'il se crée la place d'explicitier la symbolique derrière ses œuvres. A l'image de cette silhouette qui, se tenant à l'extrême limite du déséquilibre, manque de tomber car elle ne veut - ou ne peut? - lâcher les lourdes clés qui lui restent en main. «Ces clés représentent les croyances dépassées, les «on a toujours fait comme ça» qui pèsent leur poids, éclaire l'artiste. Si le personnage ne les lâche pas, il souffre. A l'inverse, il a tout de même un pied qui vise le ciel, qui s'élève vers quelque chose d'autre, quelque chose de plus grand.»

On l'envisage à ce moment-là et on en aura la certitude plus tard, Christophe Magnin a fait de la dualité son socle artistique. «L'Arbre de la vie et de la mort», «Incarnation hétérogène», «L'Equilibre du déséquilibre» sont autant de noms donnés à ses créations. Peu étonnant qu'après avoir réalisé des statues et des décorations de soirées, l'homme ait entamé son grand projet lors d'une période de transition: le passage vers l'an 2000.

C'est d'ailleurs ce projet qui le relie aux «architectures sans architectes» exposées à La Ferme des Tilleuls. Un «grand parc d'analyse de la société», créé à l'air libre dans un espace situé à l'arrière du lieu. Celui-ci commence sur la terrasse, que l'on rejoint en franchissant une grande arche construite sur une structure métallique d'une ancienne serre agricole. Il s'ouvre ensuite sur un jardin en pente qui monte jusqu'à l'ouverture d'une grange, que Christophe Magnin a, elle aussi, transformée. Tantôt espace de stockage pour ses créations, tantôt atelier, la dénommée «Grange des temps indéfinis» accueille pour l'heure les prémices d'un espace d'exposition: du 12 au 20 septembre y seront exposées les œuvres d'un collectif d'artistes de la région, auquel Christophe Magnin appartient.

Avant l'étape de la grange, il faut néanmoins emprunter un chemin où figurines et constructions métalliques jouent une partition dystopique. Le passage à l'an 2000 et les «énergies négatives» suscitées par cette époque se manifestent entre les mains de Christophe Magnin en têtes de morts, en moutons «abrutis par la télévision», en références aux attentats de 2001 à New York. Tous forment une représentation du «bordel du monde», vu à travers les yeux du plasticien. Avec les chamboulements et les excès qu'on leur connaît, pas étonnant que la pandémie de Covid et l'actuelle surcharge d'information dans l'ère des réseaux sociaux aient également leur place dans cette fresque sombre, surplombée par l'ange de la mort.

Fidèle à sa quête de dualité, meilleure manière en a toutefois conçu un verso. Au dos de la figurine de la mort se trouve un archange. Celui-ci surplombe la «place du renouveau». Ici, après un effondrement nécessaire, les temples réunissent les religions, le monde est régi par la liberté, la justice et l'amour universel, et l'équilibre des choses est retrouvé. Un vaisseau extraterrestre trouve même sa place, dans le cas où, qui sait, les humains auraient découvert comment unir les savoirs du passé et les technologies actuelles.

Evolution permanente

Dans la grange, arrivés à l'ultime pièce de la visite, celle où sont stockées ses décorations - soit une multitude d'objets enduits de peinture fluorescente surplombés d'un mobile tournant fabriqué sur une ancienne boule à facettes -, il faut se rendre à l'évidence: la visite aura duré deux heures. Mais que sont ces heures face à la myriade d'œuvres que les yeux n'auront jamais réussi à embrasser en entier. «Des amis venus à six ou sept reprises me disent qu'ils finissent par découvrir encore des choses au bout de la huitième visite», s'amuse le plasticien. Actif sur Facebook, il n'hésite par ailleurs pas à proposer des visites publiques de ces lieux qu'il aime à partager.

Les cloches des vaches tintent, le Gibloux est dans notre dos, le Moléson droit devant. Dans ce décor qu'un esprit obtus associerait plus volontiers à une carte postale qu'à des créatures imaginaires existe en réalité bien la dualité qui infuse le travail du plasticien de l'étrange. On y reconnaît l'exotisme que le Français Philippe Lespinasse décrit avoir trouvé en Suisse: «Christophe Magnin, c'est l'héritier d'une histoire suisse horlogère appliquée et sage, une histoire ouvrière d'excellence qui sécrète néanmoins son propre antidote anarchiste. Il incarne ces artisans ouvriers qui passent du prolétariat au «poétariat». Il y a bien là un peu de la patte de Christophe Magnin, de Didi le plasticien de l'étrange, et de leur recherche, ensemble, d'équilibre. ●

«Maisons-mères. Architectures utopiques et concrètes», jusqu'au 21 juin, La Ferme des Tilleuls, Renens, fermedestilleuls.ch

Christophe Magnin présentera aussi ses œuvres au festival d'Art Brut «Blanche-Neige dans tous ses états», du 31 mai au 12 juillet, centre culturel Blanche-Neige, Marly (FR), blanche-neige.ch